

La douleur rédemptrice

The redemptive pain

CF Baudez

Directeur de recherche honoraire au CNRS

Mots clés

- ◆ Douleur
- ◆ Autosacrifice
- ◆ Sacrifice
- ◆ Rédemption
- ◆ Torture

Résumé

L'autosacrifice des méso-américains, avant la conquête espagnole du XVI^e siècle, consistait en une saignée, plus ou moins douloureuse, effectuée sur soi. On attaquait de préférence les oreilles, la langue et la verge avec des poinçons en os, des lancettes ou des couteaux d'obsidienne, des aiguillons barbelés de raie ou des épines d'agave. La douleur était obtenue le plus souvent en faisant passer à travers les chairs - en nombre variable - des brindilles, baguettes ou cordelettes parfois pourvues d'épines. Le sang et les instruments utilisés étaient ensuite offerts, souvent sans destinataire désigné. Se priver était alors plus important que donner. La saignée, la souffrance et les privations connexes (jeûne, abstinence, veille) payaient la dette de l'homme, éternel débiteur ; elles étaient aussi propitiatoires. La douleur et l'effusion de sang sont des privations dans la mesure où on les considère comme des atteintes à l'intégrité individuelle.

Keywords

- ◆ Pain
- ◆ Self-sacrifice
- ◆ Sacrifice
- ◆ Redemption
- ◆ Torture

Abstract

In pre-Columbian Mesoamerica, self-sacrifice consisted in a relatively painful bloodletting, practiced by almost everybody on multiple occasions. Are considered the body parts concerned, the techniques used, the instruments favored, the meanings and functions of this ritual. A particular attention is paid to the role of pain in ritual torture and self-torture.

En ce début de vingt-et-unième siècle, la douleur physique que nous subissons, du fait de la maladie ou de l'accident, est de moins en moins acceptée et de plus en plus combattue. Enfanter dans la douleur n'est plus une fatalité, et l'obstétrique dispose aujourd'hui de nombreux moyens pour alléger ou supprimer la souffrance des parturientes. L'usage, en chirurgie comme en médecine, de morphine et d'autres antalgiques, s'est libéralisé. Parallèlement, la torture, de plus en plus condamnée, est devenue crime contre l'humanité. Les souffrances et les privations, que l'on pouvait s'infliger au nom de la religion, sont devenues exceptionnelles. Que la douleur soit l'ennemi, nous semble aujourd'hui normal sinon naturel : c'est oublier que l'Occident a longtemps cru à la vertu rédemptrice de la douleur, et que nombre de sociétés ne se sont pas contentés de l'accepter mais l'ont aussi recherché. Face à la douleur subie et condamnée, c'est la douleur infligée - à autrui comme à soi - et valorisée, dont nous allons maintenant traiter.

La douleur infligée, à autrui comme à soi, et valorisée

Toutes les religions, même celles qui nous sont les plus proches ont - ou ont eu - recours à des mortifications, sous forme de privations ou de macérations douloureuses et sanglantes.

Correspondance :

Claude-François Baudez

E-mail : claud.baudez@orange.fr

Qu'elles soient collectives, comme les défilés de flagellants, ou individuelles, réservées à des mystiques ou à des dévots, elles ont lieu de façon permanente ou seulement en certaines occasions. Leurs justifications sont diverses selon les cultures : pénitence, renoncement, marques de deuil, recherche de visions ou purification précédant une activité rituelle.

En dépit de son universalité apparente, le sacrifice de soi n'a jamais été aussi violent, aussi fréquent, aussi répandu, qu'en Mésoamérique Précolombienne. Ce que l'on appelle la Mésoamérique est une aire de civilisation, grande quatre fois comme la France, qui comprend la moitié sud du Mexique et la plus grande partie de l'Amérique Centrale. Les civilisations qui s'y sont succédé, du deuxième millénaire avant notre ère jusqu'au XVI^e siècle après, quand a lieu la conquête espagnole, portent le nom d'Olmèque, de Maya, de Zapotèque, de Teotihuacan, de Tolèque, Mixtèque, Totonaque, Aztèque, etc. Bien que toutes différentes, ces civilisations possédaient un fonds commun intellectuel, artistique et religieux, et pratiquaient toutes l'autosacrifice.

Aspects techniques et symboliques

Ce rite n'était ni un suicide, ni une mutilation, mais une saignée, plus ou moins douloureuse. Si tous les membres de la société avaient vocation à se sacrifier, la fréquence et la sévérité de l'opération dépendaient du statut social de chacun.

Les rois, les prêtres, les grands guerriers, les aspirants à la prêtrise devaient se sacrifier plus souvent et plus durement que le reste de la population.

L'autosacrifice était accompagné de privations comme le jeûne, l'abstinence, la nudité, les bains glacés ou, au contraire, l'interdiction de se laver. On se sacrifiait collectivement à l'occasion de fêtes religieuses (certains exigeaient l'autosacrifice de tous, même celui des bébés que leurs mères « assistaient »), ou pour conjurer certaines catastrophes réelles ou imaginaires comme des sécheresses ou des éclipses. On se saignait aussi individuellement avant de partir à la guerre, en voyage ou à la chasse, bref en de multiples occasions de la vie personnelle et familiale.

Toutes les parties du corps étaient bonnes à attaquer, mais les oreilles, la langue et la verge, par ordre d'importance, étaient préférées. La scène sculptée sur une plaque commémorative aztèque montre deux rois se sacrifiant l'oreille à l'aide d'un os pointu (fig. 1) ; le sang qui en découle tombe dans la gueule du monstre terrestre. Les épines d'agave utilisées précédemment sont piquées dans une boule d'herbe tressée qui figure entre les deux hommes. Deux encensoirs à

manche sont placés de part et d'autre de la gueule du monstre, et chaque souverain porte au bras une bourse à encens.

Quelque trente ans après la conquête espagnole, un manuscrit (fig. 2) rédigé en langue aztèque avec des caractères latins, montre des pénitents qui font passer de longues baguettes à travers leurs oreilles ou leur langue. La sévérité du sacrifice dépend du nombre de baguettes - dont le sacrifié tient en main un faisceau - utilisées successivement. Plus bas, un homme brandit deux épines sanglantes qu'il s'apprête à planter dans une boule d'herbe pour exposer les résultats de son supplice.

Contrairement aux Aztèques, les Mayas de période Classique (300-900 de notre ère) ne représentaient que très rarement les sacrifices sanglants qu'ils exécutaient, cependant, à la moindre occasion ; dans leurs images, ils se contentaient généralement d'y faire allusion par des instruments et par des symboles. Ce vase du huitième siècle (fig. 3) fait exception : le personnage présenté de face, nous dit l'inscription, est un futur souverain qui, avant de monter sur le trône, se transperce le sexe avec une lancette. Son sang est recueilli dans un bol. Son compagnon fait passer une longue cordelette à

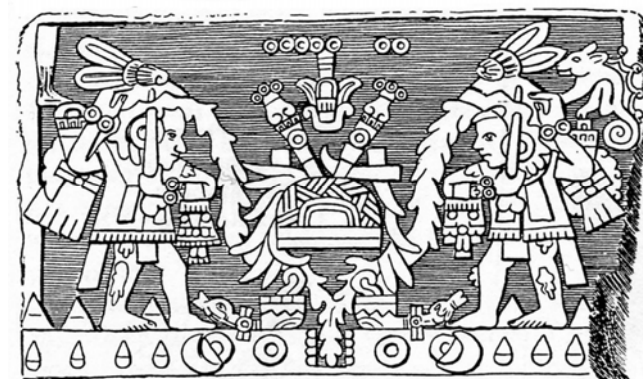


Figure 1. Scène d'autosacrifice.



Figure 3. Autosacrifice.



Figure 2.
Pénitents.



Figure 4.
Autosacrifice
du pénis.

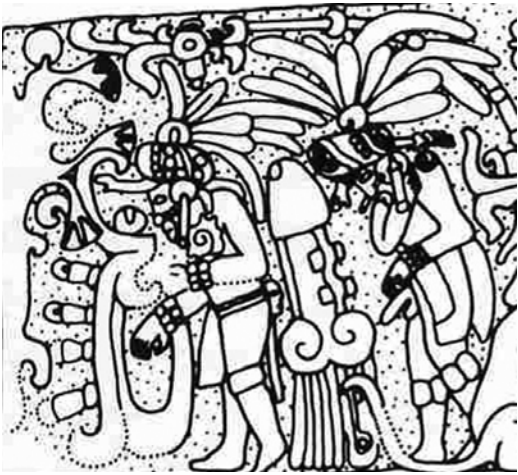


Figure 5. Phallus monumental et autosacrifice.

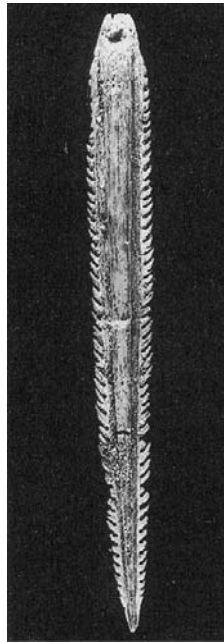
Figure 7.
Aiguillon de raie.

Figure 8. Dépôt cérémoniel.

travers sa langue.

Une autre technique consistait à percer la peau de la face postérieure du pénis, sous le gland, et à faire passer par la perforation, une ou plusieurs baguettes. Le pénitent de la figure 4 qui tient dans ses bras un faisceau de ces mêmes objets, a le sexe percé de deux courtes règles. Le rituel de l'autosacrifice du pénis était mis en scène par des phallus monumentaux en pierre ou en bois, qui présentaient les mêmes mutilations (fig. 5). À la fin de la période Classique, les phallus en pierre provenant de nombreux sites du Yucatan ont été traditionnellement interprétés comme les témoins d'un culte de la fertilité. Certains d'entre eux sont perforés comme pour y faire passer des morceaux de bois ou des cordes et mimer l'autosacrifice du pénis, qui jouait certainement un grand rôle dans les rites de fertilité.

De même que l'on ne sacrifiait pas n'importe quel endroit de son corps, on n'utilisait pas n'importe quoi pour se faire souffrir et saigner. Dans la Mésoamérique du sud, chez les Olmèques et les Mayas, on utilisait de préférence des instruments d'origine marine, et en particulier le redoutable aiguillon aux bords hérissés de barbelures que certaines raies cachent dans leur queue (fig. 7). On pouvait aussi se servir de dents de requin ou de piquants d'oursin. Pour les mésoaméricains, la mer était l'image même de la richesse et de la fertilité ; en introduisant dans son corps des objets marins, le pénitent héritait des propriétés dues à leur association au riche monde aquatique. Le contenu d'un dépôt cérémoniel de Tonina (Classique Récent Maya) inclut divers instruments d'auto-

sacrifice : trois dents d'un requin fossile de grande taille, deux aiguillons de raie et trois lancettes d'obsidienne (fig. 8).

Dans la Mésoamérique du nord, à Teotihuacan comme chez les Aztèques, on utilisait l'extrémité des feuilles d'agave aux bords munis d'épines. L'agave ou maguey était, dans ces régions, une plante très importante, tant économiquement que symboliquement : son jus était à l'origine du pulque, la boisson fermentée toujours consommée aujourd'hui. Des poinçons en os, utilisés partout comme perforateurs, provenaient de jaguars (ou autres félins) et d'aigles (ou autres rapaces). Ces animaux emblématiques des guerriers, chevaliers du soleil (nocturne et diurne) transmettaient aux pénitents les vertus qu'ils incarnaient.

Les Mayas personnifiaient parfois leurs instruments sous la forme d'une tête de serpent, coiffée de trois bandes nouées et d'un panache de plumes ; le poinçon ou l'aiguillon apparaissait comme la langue pointue du reptile, que l'on pouvait considérer comme assoiffé de votre propre sang.

Certains se contentaient de piquer ou de couper la peau plus ou moins profondément mais d'autres, pour accroître la douleur, transperçaient leurs muscles et y faisaient passer des brindilles, des baguettes ou des cordelettes. Le sang était recueilli sur des bandes de papier d'écorce ou sur des végétaux. Après la saignée, on offrait le sang ainsi que les instruments utilisés dans des récipients appropriés, déposés dans des lieux privilégiés.

Les bénéficiaires du rite étaient divers : la terre, le soleil, le feu, telle ou telle divinité, mais souvent ils n'étaient pas spécifiés.

L'autosacrifice avait des fonctions et des sens multiples : purification, punition, action de grâce, rachat de la dette contractée dès la naissance. Ce pouvait être aussi une sorte d'investissement, de paiement anticipé ; le sacrifice attirait l'attention des dieux et les obligeait à accorder ce qu'on leur demandait.

Le sacrifice humain, largement pratiqué, était en Mésoamérique un substitut du sacrifice de soi. Par le rituel, on assimilait les futures victimes du sacrifice à soi ; ainsi, quand on sacrifiait un captif, c'était soi-même que l'on sacrifiait.

Le rôle de la douleur

Le rôle de la douleur dans l'autosacrifice a été longtemps négligé dans la mesure où l'on ne voyait dans ce rite qu'une saignée. Si la souffrance donne une valeur supplémentaire au sacrifice sanglant, c'est parce qu'elle est une atteinte à l'intégrité individuelle : l'être souffrant est humilié, diminué, et éveille la compassion. La douleur ajoute du poids, de la gravité, au sacrifice.

Celui qui résiste à la douleur démontre sa force. L'être torturé qui résiste fabrique de la force, de l'énergie. Partout dans le monde, les rituels d'initiation, où à la faiblesse adolescente succède la force adulte, font une large place aux épreuves douloureuses. En Mésoamérique et dans certains contextes, la force acquise en résistant à la douleur pouvait être transmise et exploitée.

Les Mayas torturaient et mettaient à mort des jaguars. Ce félin, le plus gros prédateur du continent, représentait le soleil pendant la nuit, mais était aussi l'emblème de la puissance, en particulier du pouvoir royal. On arrachait aux félins leur force afin

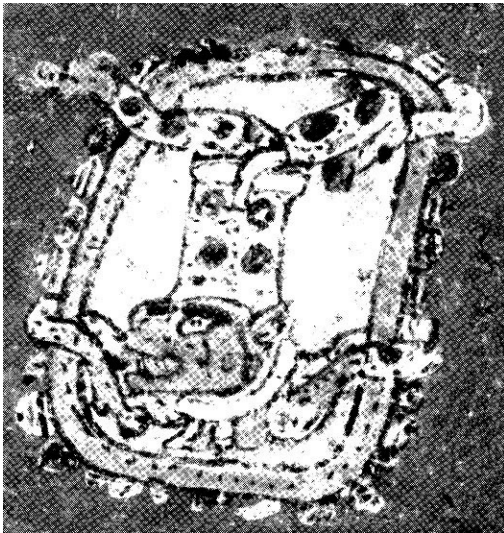


Figure 9.
Torture d'un jaguar.



Figure 10. Torture de jaguars.

d'en faire profiter les humains ou les ancêtres. On les attachait à des cadres en bois (fig. 9) où ils étaient suppliciés à mort (fig. 10). Le cadre pouvait être remplacé par un poteau (fig. 11).

En 776, Soleil Levant, roi de Copán, fait ériger au pied de la pyramide élevée à la gloire de sa dynastie, un autel quadrangulaire qui commémore son accession au trône et retrace son histoire ; le sommet de l'autel porte une longue inscription, et seize personnages sont sculptés sur ses côtés. Soleil Levant et l'ancêtre fondateur, dont il reçoit le sceptre, sont accompagnés des quatorze souverains qui se sont succédé entre leur règne respectif. Dans un caveau en maçonnerie construit entre cet autel et la pyramide, on a recueilli les restes d'au moins quatorze grands félins. Il est difficile de ne pas voir un lien entre les quinze ancêtres royaux et les quatorze (chiffre minimum) félins. Nous supposons que chaque jaguar ou puma sacrifié était destiné à un ancêtre pour lui transmettre sa force et le revitaliser.

Le détail d'un vase maya de même époque (fig. 12) illustre le mécanisme de la transmission de l'énergie produite par la torture et la mise à mort. Le sacrifié est représenté, comme très souvent, comme une créature mi-humaine, mi-féline ; il est allongé dans un bol, ce qui signifie qu'après son exécution, il est devenu une offrande. De son corps s'élève un serpent qui ouvre la gueule sur un bouclier orné d'une queue de jaguar, symbole de force martiale.

Les Mayas torturaient aussi leurs prisonniers ou les obligeaient à se torturer eux-mêmes. À Bonampak (VIII^e siècle), on peut voir un capitaine vainqueur qui présente à son roi des captifs qui gisent à leurs pieds. Dépouillés de leurs vêtements, de leurs coiffures et de leurs bijoux, leurs doigts saignent. L'un d'eux, en bas à droite (fig. 13), tient un instrument pointu qu'il utilise sans doute pour se torturer ou torturer ses camarades.

On doit supposer que les vainqueurs (peut-être par le biais de l'anthropophagie) ou les ancêtres ou les puissances bénéficiaient de leur force. Les Iroquois du nord-est de l'Amérique du Nord sont célèbres pour les tortures épouvantables qu'ils faisaient subir à leurs captifs : brûlures de toutes sortes par des tisons, lits de braises, haches chauffées au rouge et promenées sur le corps, arrachage des ongles et fracture des doigts, enfoncement de bâtons dans les oreilles et dans l'anus, mains et pieds coupés, etc. La torture durait toute la nuit et avait pour seule limite la mort du supplicié, qui ne devait survenir qu'au lever du soleil. On exigeait de la victime non seulement le plus grand courage, mais une attitude de défi ; elle devait danser et chanter son chant de guerre, rappeler les tortures que les siens avaient infligées aux ancêtres de ses bourreaux, et annonçait de terribles vengeances. Après leur exécution, les victimes étaient cuites et mangées, et l'on



Figure 11. Offrande du sacrifié.

se disputait la chair des plus courageuses.

Dans certaines circonstances, on se torturait pour augmenter la vitalité, la force d'ancêtres ou de créatures surnaturelles. Des linteaux sculptés du site Maya Classique de Yaxchilan (VIII^e siècle) montrent des scènes d'autosacrifice des reines. Le rite comprend deux moments : le supplice qui consiste à faire passer une cordelette à travers la langue, et la présentation du sang et des instruments utilisés. Dans ce dernier cas, on voit un grand serpent s'élever du panier d'offrandes et vomir un ancêtre. Le serpent traduit le lien causal entre l'autosacrifice et l'ancêtre qui en bénéficie. D'après les inscriptions, le roi se sacrifiait également ; si ce sont les reines que l'image privilégie, c'est sans doute pour renforcer les liens de la reine à la dynastie de son époux.

La notion de rédemption par le sacrifice et par la douleur est centrale en Mésoamérique précolombienne, dans l'hindouisme et dans le christianisme. Dans cette dernière religion, le rachat de la dette, qui prend la forme d'un péché originel, ne s'effectue pas par le sacrifice de tous, mais par celui du seul fils de Dieu. Les Chrétiens ont cependant leur part de responsabilité et doivent faire pénitence pour leurs péchés. Au XVI^e siècle, les haïres, les disciplines et autres mortifications, étaient pratique courante, et les missionnaires espagnols n'ont pas été longs à les comparer aux cruels et sanglants autosacrifices des indiens. Ils interprétaient ces analogies comme des pièges du Démon qui les multipliait pour mieux tromper les indigènes. L'image d'un homme (fut-il un dieu), souffrant de ses tortures et couvert de sang, ne leur était pas étrangère. Dans les premiers temps de l'évangélisation, les missionnaires, voulant éviter que les Indiens ne soient ramenés à leurs croyances ancestrales par la vision d'un corps torturé et sanguinolent, évitaient de leur montrer des crucifix, et se limitaient à leur faire adorer des croix. Peine perdue !



Figure 12. Prisonniers torturés.

Des témoignages obtenus au XVI^e siècle lors de procès d'idolâtrie montrent que, malgré cette précaution, les Mayas crucifiaient clandestinement des victimes humaines des deux sexes, avant de leur arracher le cœur. Pour les Indiens, combiner le supplice du nouveau dieu au sacrifice humain de leur tradition était une nouvelle étape sur le chemin de la rédemption.

Questions

Question du Professeur Henri Bismuth

Je pense que nous devons féliciter Claude Baudez de sa remarquable conférence. Claude Baudez est un expert reconnu des populations mésoaméricaines, particulièrement Mayas. Je voudrais lui demander si le don du sang plus que la douleur n'est pas l'objectif principal de ces rites, entrant dans le rite de l'adoration du soleil ?

Réponse

Le sang est indispensable, car il est la manifestation visible de l'autosacrifice, essentielle dans un rite ostentatoire. La douleur cependant a un rôle prépondérant ; sinon pourquoi ne s'est-on pas contenté de se couper le bout de l'oreille ou de se piquer le doigt ? L'expiation demande plus qu'une saignée. En outre, par sa souffrance on montre sa piété, et celle-ci est en partie fonction de la situation sociale de chacun.

Pour en savoir plus

- Le livre, à paraître sous le même titre et par le même auteur de la présente communication, sera le premier ouvrage consacré à l'autosacrifice en Mésoamérique. Ses sources sont archéologiques, iconographiques, historiques, épigraphiques et linguistiques, dispersées dans l'abondante littérature consacrée aux sociétés mésoaméricaines précolombiennes.
- La meilleure synthèse, non encore traduite en français, sur l'histoire des civilisations précolombiennes : Alfredo López Austin & Leonardo López Luján. *El pasado indígena*. Mexico : Fondo de Cultura Económica ; 1996.

Sur les Mayas :

- Claude Baudez & Sydney Picasso. *Les cités perdues des Mayas*. Coll. Découvertes Gallimard 1987 (nouvelle édition 2008).
- Claude-François Baudez. *Les Mayas*. Paris : Belles Lettres, Coll. Guide Belles Lettres des Civilisations ; 2004.
- Michael D Coe. *Les Mayas*. Paris : Armand Colin ; 1987.

Sur les Aztèques :

- Danièle Dehouve & Anne-Marie Vié-Worher. *Le Monde des Aztèques*. Paris : Riveneuve éditions ; 2008.
- Michel Graulich. *Le sacrifice humain chez les Aztèques*. Paris : Fayard ; 2005.
- Jacques Soustelle. *La vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole*. Paris : Hachette ; 1955.

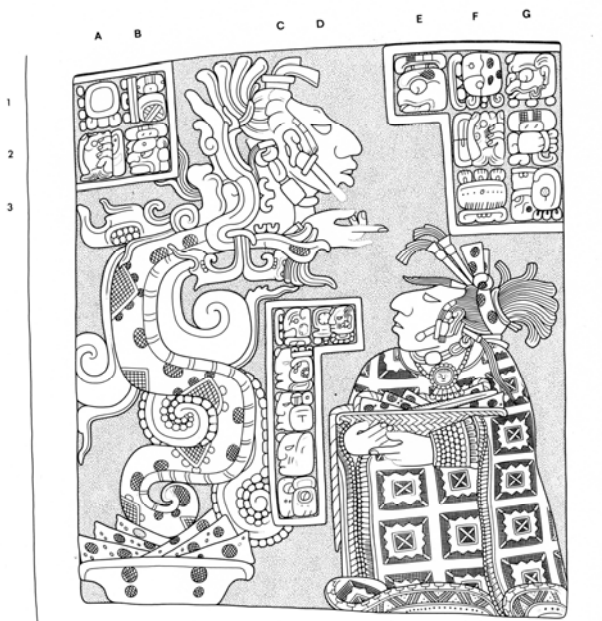


Figure 13. Bas relief : offrande de l'autosacrifice de la reine.